

1. Accordéon

Viervy, antique station des Alpes, fière de ses neuf cents mètres d'altitude, se mire dans un lac vert sombre comme un regard de naïade. Si la vie s'y partage entre les plaisirs de l'eau (l'été) et ceux de la neige (l'hiver), les autres saisons y ont aussi leurs attraits. Son mois de mai, en particulier, est si doux qu'on n' imagine pas que l'on puisse y mourir. L'on y meurt, cependant, comme ailleurs et partout... Même s'il arrive que l'âme, une fois séparée du corps, y suive un destin inhabituel.

La pension Le Chardon bleu, avec son minuscule jardin qui surplombe le lac, n'est pas un de ces hôtels de luxe où descendent les élégants. Si on lui a accordé ses deux étoiles, c'est bien à l'ancienneté. Construit dans les années trente, c'est un chalet de belle taille qui a résisté avec constance à la modernisation. Son seul charme tient à cette désuétude qui fleure le vieux bois, le jambon séché, la tarte aux abricots et le blanc du pays. Les chambres y sont propres mais spartiates ; la salle à manger est réservée aux pensionnaires ; et le bar du rez-de-chaussée, hostile aux touristes, ne réunit que la faune du coin, qui s'accorde le droit d'y boire et d'y fumer ce qui lui plaît.

À défaut de juke-box, on y entend l'accordéon du maître des lieux, Ernest Pralong, un quinquagénaire barbu, velu, ventru, que la foudre elle-même ne déracinerait pas. À longueur de soirée, ses grosses mains tirent de son instrument les musiques les plus insolites : des javas qui font chalooper un ou deux couples de fortune ; des tyroliennes qu'on reprend en sifflant entre ses doigts ; des valse musettes qui expédient les filles dans le buffet de sapin ;

et aussi, parfois, un lamento mi-tzigane mi-jazzy, capable d'arracher un soupir au viveur le plus endurci.

Depuis quelques temps, vers onze heures du soir, une des pensionnaires descend de l'étage et, après un bref salut aux autochtones, s'installe à la petite table qui jouxte l'horloge comtoise. D'allure sauvage, elle porte un pull marin et un jean. Sa beauté, un peu dure, intimide plus qu'elle n'attire : vingt-quatre ans, des traits énergiques, une plastique d'acrobate, de longs cheveux châains prêts à fustiger les sots. Rien qui favorise vraiment le contact. Son unique compagnie est un verre d'Apremont, dont elle absorbe une gorgée de loin en loin. Parfois, elle allume une cigarette brune qu'elle fume d'un air buté, indifférente à la foule qui l'observe.

Elle s'appelle Yorenn, mais on la surnomme la *Panthère*. Benjamine du cirque Algeiba dissout en 1986, elle a échoué ici fin avril avec son frère Romain, de deux ans plus âgé qu'elle. Lui, cependant, ne l'accompagne jamais au bar ; ni dans la salle à manger. Dépressif, mutique, usé par les drogues, il ne quitte quasiment pas les étages. Même ses repas, il les prend sans elle, dans cette soupente qu'on leur a louée au troisième : là où logent les clients désargentés. Dieu sait pourtant à quel point ils sont attachés l'un à l'autre...

La seule qui obtienne sa sympathie, c'est Pestita, la serveuse martiniquaise. De la voir se déhancher à travers la salle, Yorenn a presque envie de rire. Avec sa casquette en cuir pourpre, ses lunettes noires cerclées de rose, son débardeur fuchsia, son pantalon moulant à rayures rouges, la métisse mène son monde avec une telle insolence ! Et elle a une façon d'exhiber son nombril et sa chute de reins qui dit si joliment aux gogos : « Je suis ravissante et je vous emmerde ! » L'idéal pour que naisse entre elles une de ces connivences que les hommes ne peuvent comprendre.

« Tu es belle comme un mec, lâche Pestita en passant. Tu es sûre que tu n'aimes pas les femmes ?

– Désolée ! sourit la sauvageonne.

– Pas grave », glousse-t-elle. Et, désignant du menton une blonde aux tresses d'ingénue : « De toute façon, j'ai

ma Daphné. Elle a l'air doux, comme ça. Mais attention... Elle m'arracherait les yeux ! »

Et de repartir, un coup de hanche à droite, un coup de croupe à gauche, en ramassant verres et bouteilles au milieu des clameurs enfumées.

Profitez-en, songe Yorenn. Les amoureux, s'ils ne vivent pas comme chien et chat, ils se tuent entre chien et loup.

Étreinte à nouveau par le son plaintif de l'accordéon, elle s'absorbe dans ses pensées. Pour ne pas dire son obsession... Romain, cet aîné si fragile que leurs rôles ont fini par s'inverser ; ce héros si troublant, si trouble qu'elle ne sait plus ce qu'ils sont l'un pour l'autre : des partenaires de scène ? des amis de toujours ? les témoins d'une jeunesse perdue ?

Ou un frère et une sœur liés par une passion funeste ?

Nos rapports étaient clairs, avant. De son côté comme du mien. Quand on était gosses, il ne me regardait pas de cette manière. Je ne suffoquais pas sans raison. Il ne gémissait pas dans son sommeil... C'est à l'adolescence que tout s'est détraqué.

Non. Ça remonte plus loin. À l'enfance... À cause de nos cousins, Ivan et Maxime : ils étaient frères, mais à couteaux tirés. Et nous, on avait peur de cette violence. Ils nous semblaient si grands, si terribles...

Elle boit une gorgée de vin. Dans la lente montée de l'alcool, c'est toute la dynastie Algeiba qui lui revient. Son grand-père, Franck, qui dirigeait le cirque d'une main humaine et ferme, soutenu par Barbe son épouse. Leurs deux fils : Boris, le dompteur, père d'Ivan et de Maxime ; et Oleg, l'acrobate, qui rencontra Olga dont il eut deux enfants — Romain et Yorenn.

On s'entendait bien dans la troupe. Mes parents ne s'accrochaient pas deux fois l'an. Il n'y avait qu'Ivan et Maxime. Et pourquoi ? Ivan le costaud, taciturne mais stoïque ; et Maxime le vif, le gouailleur, adoré des foules... Je n'ai jamais compris.

Elle allume une cigarette. Depuis sa naissance, elle a vu la haine séparer ces deux gars : partenaires de piste, ennemis de caravane, ils se bagarraient comme des tigres.

Au fil des ans, elle a suivi leurs altercations, remplie d'effroi, ne trouvant de refuge qu'entre les bras de son frère... Jusqu'à cet été 1974 où Boris chassa Ivan du cirque à coups de fouet — lui qui ne frappait jamais ses fauves. Et puis l'année suivante où Maxime, pris entre révolte et remord, choisit le chemin de l'exil.

Oui. C'est cette histoire qui nous a détruits.

Les souvenirs défilent. Franck, l'ancien, mort d'un cancer à l'estomac en 1983, inhumé dans une ville de passage. Barbe, refusant de surmonter ce choc, le rejoignant sous terre — enfin, une autre terre. Leurs deux fils essayant vaille que vaille de reprendre le flambeau. L'oncle Boris, surtout. Seulement, quand un dompteur a le cœur fendu, est-il encore maître de ses fauves ?

Sa blessure, la vraie : rien à voir avec les griffes d'un lion. Avec le départ de ses fils, oui. Mais quel destin... Un homme de sa trempe, finir palefrenier dans un zoo !

Et mon père : se retrouver seul à mener cette tribu de fantômes... Le grand-oncle Siméon, perclus de rhumatismes. Ma mère, à qui sa nuque interdisait la voltige. Deux clowns, dont l'un dessouillait à Pâques et l'autre à la Trinité. Plus Romain et moi... Et aucun enfant pour prendre la relève.

La fin du cirque, l'émiettement de la famille, elle les revoit comme un film en noir et blanc, que l'accordéon accompagne d'accords vieillots. Désormais, Oleg et Olga effectuent des tâches obscures pour un « Moto-circus » qui tourne à l'étranger. L'oncle Boris porte le foin aux antilopes et la poiscaille aux otaries. Quant à Ivan et Maxime, il y a si longtemps qu'elle ne les a vus... Se souviennent-ils qu'ils ont aimé, jadis, une petite fille qui s'appelait Yorenn ?

S'ils travaillent toujours à Paris, ils ont dû baliser le terrain : l'un, rive gauche ; l'autre, rive droite. Pour être sûrs de ne jamais se rencontrer.

Avec rancune, elle écrase sa cigarette. Puis elle achève son verre. Ensuite, elle fait signe à Pestita de lui en apporter un autre. Ce qui lui vaut un sourire éclatant de la métisse.

Et, depuis 1986, la route en camion, seule avec Romain. Les champs de foire. Les salles paroissiales. Et toujours le

même numéro : mesdames et messieurs, aux barres asymétriques, les Algeiba !

Foutaises...

Deux ans de tête à tête. Moi, l'intendance. Lui, la dépression, les cachets, la drogue. On aurait mieux fait de se séparer... Mais non. Sans moi, il ne tiendrait pas dix minutes. Et moi, sans lui : combien ? Une demi-heure ?

« Tiens, ma belle, roucoule Pestita en posant un verre d'Aprémont sur la table. C'est ma tournée. »

Puis, tournant la tête vers la porte d'entrée :

« Oh, mais regarde qui vient... Ton galant.

– Mon *quoi* ?

– Alvar Cuervos.

– Je le connais à peine.

– N'empêche qu'il t'a à l'œil.

– Bah... Si ça l'amuse !

– Gaffe, ma petite : c'est le ravage-cœur du coin.

Toutes les filles y sont passées. Sauf ma douce et moi, *of course*. Mais les autres, elles peuvent piailler tant qu'elles veulent... Hop, dans le fournil ! »

Yorenn plisse les paupières :

« Ne te bile pas : je sais me faire respecter. »

Alvar Cuervos est un solide gaillard de vingt-huit ans, très brun, une gueule de tombeur, des favoris taillés à la serpe, des tatouages sur les biceps — à droite, un serpent enroulé autour d'un poignard ; à gauche, un puma aux griffes perlées de sang. C'est l'assistant du Dr. Malejour, le médecin qui a soigné Romain ces derniers jours. Son homme à tout faire, plutôt : avec sa dégaine de gouape, moins montagnard que gitan, difficile de l'imaginer en blouse blanche dans le cabinet d'un honnête praticien.

Mais Pestita a vu juste. Tandis que l'accordéon le salue d'un triolet canaille, il s'approche avec assurance de Yorenn et s'assied à sa table sans lui demander son avis.

« Comment va le frangin ? » s'enquiert-il.

Placide, elle allume une nouvelle cigarette.

« J'aimerais le savoir, dit-elle. Il jure qu'il s'en tient à ses remèdes. Mais je me méfie : il a des réactions bizarres.

– Du genre ?

– Excitation, prostration, violence. Il passe sans arrêt de l'un à l'autre. À croire qu'il prend...»

Elle s'interrompt.

« De la *came* ? »

Ses traits se durcissent.

« Je ne vois pas où il la cacherait... J'ai fouillé le camion, la chambre, ses affaires — je n'ai rien trouvé. Et pourtant, oui. Vous avez sûrement raison : il a recommencé. »

Tout à coup, devant ce lascar sans complexe, elle a envie de baisser sa garde. De se confier. Dans ses yeux sombres, elle ne voit aucune velléité de séduction. Juste l'empathie d'un noceur qui sait de quoi elle parle.

« Et vous avez peur ? fait-il d'une voix calme.

– Oui.

– Qu'il dépasse la limite ?

– Oui. »

18 | Il hoche la tête. L'accordéon, à présent, entame une de ces plaintes où résonne toute la nostalgie de l'âme slave.

« J'suis pas devin, reprend Alvar. Mais je connais la chanson. Les mecs comme lui ont envie de mourir. Ces marques de corde sur son cou : il a déjà tenté de *s'expédier*, pas vrai ?

– Deux fois. »

Elle prend son verre d'une main ferme et le porte à ses lèvres.

« Il recommencera, dit le *Gitan*. Et il finira par réussir. Faut vous y préparer.

– Je le fais, rétorque-t-elle. Depuis longtemps. Mais ça ne rend pas les choses plus faciles. »

Sous les doigts du père Pralong, l'accordéon semble par moments se changer en orgue. Ce qui d'ailleurs ne gêne personne. Les arpèges se fondent à la fumée des cigares, aux vapeurs de l'alcool. À cette heure-ci, on ne se demande plus s'il convient de jouer une *dumka* ou un *requiem*.

Une ombre est apparue en haut de l'escalier.

Romain... Il s'appuie à la balustrade de bois et promène sur la salle un regard vitreux. En pantalon noir et chemise à jabot, il contraste de façon étrange avec la rusticité du lieu. Tout en lui — sa vigueur languide, sa mèche en vent d'orage, la grâce hallucinée de ses traits — évoque un poète maudit, shooté à la fièvre, l'héroïne, l'encre des songes.

Au bout d'un moment, il repère sa sœur, attablée avec *ce voyou qui sert de larbin à Malejour*. Ses poings se crispent sur la rambarde. Immobile, il les observe tandis qu'ils conversent à voix basse. De profil l'un et l'autre, ils ne l'ont pas remarqué. Une bouffée de haine lui monte à la gorge. Dans la beauté animale, cynique, de cet homme, il voit l'incarnation de ce qu'il ne sera jamais. Et l'attention que lui prête Yorenn change le brouillard douceâtre de la drogue en nuées de piqûres d'abeilles.

« Salope ! » murmure-t-il.

Les sens exacerbés, il s'efforce de saisir leurs propos. Mais il n'en capte rien. L'accordéon lui emplit les oreilles d'une musique pernicieuse où se mêlent trémolos, sours-pirs, bruits de succion, râles de volupté. La salle tangué et chavire, tandis qu'un froid viscéral le pétrifie. Quelqu'un ricane dans les ténèbres de ses poumons. Il s'astreint à ne pas bouger, de peur que le chalet ne vole en éclats. Puis une goutte de sueur — de sang, peut-être — coule sur sa tempe, l'arrachant à la fascination.

« Continue comme ça, marmonne-t-il encore. J'espère qu'il te rendra heureuse à en crever ! »

En silence, il repousse la balustrade, recule vers l'entrée du couloir, disparaît dans la pénombre. Le patron plaque trois accords, puis cale son instrument sur ses genoux. Avant d'attaquer le morceau suivant, il s'accorde une bonne lampée de rouge.

Mambo. Mazurka. Élégie. Fox-trot... La soirée s'étire en douceur. Sous les petits abat-jour de cretonne, les conversations se font plus intimes.

« Vous croyez pas à la survie de l'âme, dit Alvar d'un ton insidieux. Vous avez tort... Le Dr. Théo a fait de sacrées découvertes à ce sujet.

– Le Dr. Théo ?

– Malejour, mon patron. Les gens l'appellent comme ça en général. Il se prénomme, euh... Théophile, Théodore : un truc de ce genre. »

Yorenn ne cille pas. Ils en sont bien à leur cinquième verre.

« Et alors ?

– J'suis pas censé en parler. Mais avec vos yeux *félins*, vous me feriez perdre mes... Basta ! Quand quelqu'un meurt, il est capable de récupérer son âme. Ma parole. Il la réduit — je sais pas comment — et hop, il la range dans sa maison de poupée. Une merveille en plexiglas — je l'ai fabriquée moi-même. Le sort qu'il réserve à ses prises, par contre... Mystère.

– Vous êtes ivre.

– Il m'en faut davantage ! »

D'une main machinale, elle prend son paquet de cigarettes... Il est vide. Alors, soudain dégrisée, elle l'écrase entre ses doigts et en couronne le tas de mégots qui remplit le cendrier.

« Je vais me coucher, dit-elle. Le mysticisme, ça me fatigue. Et vous, arrêtez de jouer au sorcier : quand je vois double, j'y vois deux fois plus clair. »

Il lui décoche un sourire entendu :

« Alors, bonsoir. On reparlera de nos âmes une autre fois... »

Les traits tirés, elle remonte jusqu'au troisième, s'engage dans le couloir, introduit sans bruit sa clef dans la serrure, ouvre la porte.

La pénombre l'accueille, fraternelle, presque pure.

Pourtant, au cœur de cette paix, il règne un silence inquiétant.

Elle s'immobilise. Pas un craquement. Pas un souffle. Pas même l'écho d'un rêve... Prise d'une affreuse intuition, elle cherche l'interrupteur et fait jaillir la lumière.

Romain est étendu en travers du lit, le teint blême, les lèvres violacées. Sur la table de nuit, tubes et sachets désignent les minuscules tueurs qui lui ont prêté leur

concours. Et ses yeux, d'une fixité absolue, semblent défier l'intruse depuis le fond du néant.

Il ne faut pas grand-chose à un frère possédé pour hanter sa sœur jusqu'à la fin de ses jours.